

Il a fait quel-
mort pauvre,
ait un nom et
dirigée quel-
rriver à cela,
ambition, que
nt vingt-trois
oublie de tra-
la Providence
blie. Tout ce
force, de mon
à mon pays.
eur, sans ar-
la récompense
r fait du bien

LE PARTI.

direction du
moment sur
ns en éprouver
é. C'est lors-
nis se détacher
alange que la
t que l'on sou-
e gênant. Est-
ute du parti ?
i qui jaillit et
'ai-je pas l'ha-
er mon parti,"
ivent quand je
ent. "Ou peut-
ssez les tenden-
es partisans"
je ne suis ni
Mais ce que je
moment la res-
ma Province et
accepter je dois
face. La tâche
l'aurais fui si
pas crié que la
situation est
de me décou-
onsolations au
es compatriotes
robations équi-
cembre dernier
le a voté con-
i que je travaille
ans le parti par
ais le parti, M.
pliqué et diffi-
ments distincts.
croient, qui ont
ctions, ardents,
comme dans la
tteurs en scène,
tous ces incapa-
représentent la

Il y a les rongeurs qui grugent çà et là chaque fois que l'occasion leur offre la chance d'un coup de dent, et qui vont furetant partout en quête de quelque bonne curée.

Il y a les tireurs de ficelles, les intrigants, les envieux, les jaloux, les impuissants. Ce ne sont pas mes adversaires que je crains; ce sont ceux-là. Ils ont leur entrée partout; ils portent la livrée du parti; mais le scrupule ne les atteint pas. Pour eux la trahison n'est rien; ils ne visent qu'aux expédients. L'on s'étonne quelquefois de voir surgir tout à coup un mouvement dans des sphères où l'on s'y attendait le moins. On regarde, on interroge, on s'étonne, on s'inquiète; voilà une commotion dans l'opinion. On ne sait pas pourquoi; on ne sait pas d'où ça vient; mais la commotion est là et le mouvement s'accroît; les plus dévoués protestent, l'irritation commence. L'opinion se soulève et devient incontrôlable. On se demande: "Mais d'où vient donc cette révolte?"

Tous les mécontents sont du même parti, du parti de la révolte, de la vengeance, de la destruction.

Un homme important se sépare de ses amis; on s'étonne, on cherche les motifs qui ont pu le pousser à briser ainsi avec un parti dont il était un des chefs. Inutile de scruter ses motifs; il a été lui-même la victime in consentante de ces intrigants qui sont les chancres de leur parti; il est la victime de ces gens dont l'ambition veille toujours, haineuse, épiait l'occasion de se venger. Ces gens là vont sonnant la trompette et tâchent de soulever les masses. Vous les verrez convoquer des assemblées, et grâce à leurs menées sourdes et perfides, les partisans les plus dévoués à un parti commencent à douter de leurs chefs sans pouvoir se rendre compte de leurs doutes; souvent ces intrigants, ces désappointés réussissent à susciter une révolte, et si la main vigoureuse du chef ne vient pas réprimer ce commencement d'insubordination, adieu la discipline! Vous pouvez vous attendre à une catastrophe, à un bouleversement qui ébranleront jusque dans ses bases le parti le plus solidement assis. Et quand la tempête s'apaise et que le calme renaît, on se demande avec étonnement: comment se fait-il que nous nous soyions laissés tromper aussi naïvement? A quel propos toute cette excitation, ces récriminations, ces doutes, cette méfiance, cette trahison enfin? Demandez le à cet intrigant qui a soufflé le chaud et le froid dans les rangs du parti; il vous répondrait, s'il pouvait être franc, que sa haine et son ambition personnelles l'ont poussé à trahir son parti.

Sur qui retombe la responsabilité de ce bouleversement? Sur les naïfs, sur les empressés, sur les honnêtes gens qui, sans compétence et sans mission s'imaginent dans ces moments qu'ils devraient tout réformer.

DeBonald a dit quelque part que les très-honnêtes gens et les drôles faisaient les révolutions, les uns, par méchanceté et par audace, les autres par crédulité et timidité. Si on laissait à ceux qui ont la responsabilité de découvrir l'origine du mal le soin de la découvrir et d'y remédier, on parviendrait vite à le détruire; mais la mêlée commencée; on s'expose à blesser des amis et ce n'est que lorsque le mal est fait qu'on voit la futilité du combat. Il est trop tard; les ruines sont là, les haines survivent et les partis politiques restent divisés et affaiblis.

Et les faiseurs rient sous cape, rêvant une autre échafourée.

Les rats ont trouvé du butin quelque part; les tireurs de ficelles ont fait placer quelques créatures; les impuissants ont régné un jour ou ont prolongé d'un jour leur empire usurpé.

M. l'Orateur, j'ai déjà passé à travers tout cela: j'y passe encore en ce moment. Je ne crains pas, parce que je n'ai rien à me reprocher, et que j'ai eu pour mon parti tout ce qu'il m'était possible d'avoir de sollicitude et de dévouement. Je me rappelle les mauvais jours de 1874 et les regards de défiance que l'on m'adressait lors de l'affaire des Tanneries. J'aurais pu ressentir l'injustice criante dont j'étais alors l'objet.

J'aurais pu me plaindre et donner une forme imposante à ma plainte. J'étais maltraité, soupçonné, ostracisé. J'ai dû passer par une phase si brûlante et qui m'a tant fait souffrir que j'ai au moins le droit de constater que j'aurais pu recourir pour ma propre défense à ces cabales et à cette obstruction que des amis, des anciens amis, organisent aujourd'hui sans raison contre moi. J'ai cru qu'il valait mieux, pendant même que j'étais la victime, non pas d'une enquête, mais d'une persécution, de chercher ma vengeance dans ma fidélité. Il y a des moments où les susceptibilités personnelles fermentent et l'emportent sur le sentiment du devoir. J'ai fait de mon mieux pour étouffer le ferment que tant d'imputations injustes sollicitaient. Et ce ne furent pourtant pas les occasions qui me manquèrent. Pendant la session de 1875, le sort du gouvernement de Boucherville fut longtemps entre les mains de mon ancien chef, l'Honorable M. Ouimet et entre les miennes. L'Honorable député pour Brome, maintenant mon collègue, le